

LA SYMPHONIE PASTORALE

premier film français présenté à Cannes

De notre envoyé spécial Denis MARION

CANNES, 23 septembre. (Par téléphone.) — Des gens que je plains, ce sont les membres du jury international, qui doivent, à la fin du festival, décerner un certain nombre de prix, dont j'aurai l'occasion de parler.

Dans ce climat méditerranéen que je retrouve avec ravissement après une trop longue absence, et qui donnerait à un robot des démangeaisons de paresse, en face de ce paysage qui change à toutes les heures de la journée et qui demeure aussi beau, au sein de cette atmosphère balnéaire où les adultes des deux sexes, en

maillot, en short ou barboteuse, retrouvent une enfance perdue, les malheureux jurés sont obligés de s'enfermer tous les jours dans une salle obscure, de 3 à 7 heures de l'après-midi et de 9 heures du soir à 2 heures du matin. De plus, un règlement d'une méchanceté hypocrite oblige les films à être présentés dans leur version originale, sans sous-titres.

Un traducteur russe

A celui qui connaît plus ou moins la langue utilisée, un sérieux effort d'attention est ainsi imposé. Celui qui l'ignore totalement subit une variante du supplice de Tantale. Il a sans cesse l'impression (d'ailleurs fautive) que les images qui lui paraissent dénuées de tout intérêt en prendraient un considérable sur-le-champ s'il était possible de comprendre le moindre mot.

Les Russes ont imaginé un curieux expédient : un de leurs interprètes improvise une surimpression auditive au micro et, dans les intervalles de silence, glisse quelques mots de traduction. Ce procédé, admissible à la rigueur pour le commentaire d'un documentaire, est très imparfait dès qu'il y a dialogue, par suite de la monotonie forcée de la diction et de l'arbitraire du résumé. Il y a de quoi convertir au double ses plus obstinés détracteurs, qui comprennent tout à coup l'hostilité du public aux versions en langues étrangères. Mais

plutôt que d'opérer cette conversion, la plupart préfèrent, avec vingt ans de retard, déplorer l'avènement du parlant et la disparition du muet avec ses sous-titres interchangeables.

Si encore la longue patience nécessaire aux jurés était toujours récompensée par des révélations sensationnelles... Jusqu'ici, il faut reconnaître qu'il n'en est rien, tout au moins pour les films de long métrage.

« Les ennuis de M. Travet » et l'ennui du spectateur

La journée de samedi a même été catastrophique à cet égard. Elle groupait trois bandes, respectivement italienne, soviétique et danoise. La première s'appelle « Les ennuis de M. Travet », mais l'ennui du spectateur serait un titre beaucoup plus approprié. Toutefois, le travail de l'opérateur, Massimo Terzano, est remarquable. Il utilise une technique volontairement ou involontairement désuète : de longs plans fixes, sans panoramique ni travelling; mais il n'encadre pas moins avec adresse les déplacements des personnages et, comme il diaphragme très fort, cela ne va pas sans rappeler curieusement la manière d'Orson Welles, avec des arrière-plans très nets.

Ce qui est encore mieux pour cette évocation de l'atmosphère du siècle passé, il a donné à ses images un style qui rappelle les portraits des albums de famille.

« Le tournant décisif » et les discussions d'état-major

« Le Tournant décisif » est dû à Frédéric Ermler, le metteur en scène de « Camarade P... ». Aussi la désillusion est d'autant plus forte. Le thème est déjà saugrenu en lui-même. Les événements historiques sont très précisément ceux de la bataille de Stalingrad.

(Lire la suite en 3^e page)

Handwritten notes and a large number '413' in the top right corner of the page.

LE FESTIVAL DE CANNES

(Suite de la première page)

mais le nom de la ville n'est jamais prononcé, pas plus que celui de la Volga. Un personnage fictif, le général Mouraviov, est censé commander les troupes russes, et son adversaire, au lieu d'être le véritable von Paulus, est un imaginaire von Klaus. A quoi répond ce travestissement enfantin ? A ménager la susceptibilité des généraux russes ?

Le scénario est maqué. On se serait attendu à voir reprises les très belles actualités qui figuraient dans « La Bataille de Stalingrad », complétées par d'adroites reconstitutions. A la place, les neuf dixièmes du film sont occupés par d'interminables discussions d'état-major. Et s'il y a quelque chose de peu photogénique, c'est bien le spectacle de militaires chamarrés de décorations, mélancoliquement assis autour d'une table et se demandant ce qu'ils pourraient bien faire.

En l'occurrence, si l'on se fie au dialogue, les généraux soviétiques passaient leur temps à déplorer le manque de combativité des Français qui s'étaient fait battre trop vite en 1940 et des Anglais qui ne se dépêchaient pas d'ouvrir un second front. Etait d'esprit fort compréhensible, mais peu fertile en rebondissements.

Ajoutons que les Oscars sont misérables et qu'une transparence est faite de la manière la plus maladroite.

Il ne convient de parler de « La Lettre », un film danois d'une parfaite insignifiance, que pour regretter qu'il ait été préféré au dernier Carl Dreyer, « Dies Irae ». Celui-ci avait, paraît-il, le tort d'avoir été réalisé en 1940. Le règlement du festival avait pourtant déjà subi tant d'entorses qu'on aurait été bien inspiré de lui en faire une de plus.

« La Symphonie pastorale »

Enfin, nous avons vu le premier film français. « La Symphonie pastorale » méritait cet honneur. « A priori », il était permis de se demander s'il s'agissait de transposer à l'écran le récit d'André Gide. La matière en est mince : l'art de l'allusion, de la réticence et de la litote est bien celui auquel l'écran se prête le plus malaisément. Disons, tout d'abord, que l'intelligente adaptation de Jean Aurenche et un merveilleux dialogue de Pierre Bost ont triomphé des obstacles les plus redoutables : ils n'ont pas fait du Gide, ni même cherché à en donner un équivalent visuel — ce qui n'était d'ailleurs pas souhaitable — mais, avec une profonde fidélité à l'esprit même de l'œuvre, ils l'ont prolongée dans un monde plastique et dra-

matique. Quel est le bénéfice de cette opération ?

D'abord, « La Symphonie pastorale » contient un bon personnage : celui de la jeune aveugle. Il prend d'ailleurs fatalement tant d'importance qu'il repousse au second plan celui du pasteur, qui occupait presque tout le livre. Ensuite, l'inspiration de cette œuvre mineure, mais d'une délicatesse exquise, a obligé les auteurs à faire usage d'une psychologie moins sommaire, moins brutale, moins évidente que celle dont l'écran se contente le plus souvent. On ne réussit pas du premier coup une tentative aussi périlleuse, et le film souffre de quelques lenteurs et de quelques répétitions : la preuve n'en est pas moins acquise qu'il existe là un domaine neuf et riche, que le cinéma se doit d'annexer.

La mise en scène est digne du sujet, Jean Delannoy a réalisé là, de loin, son meilleur film. Son travail est très supérieur à ce qu'il était dans l'« Eternel Retour ».

Je reste agacé par un parti-pris d'esthétisme (certaines prises de vues artificiellement penchées sont indéfendables) et je suis déçu par certaines négligences (« C'est ça la neige ? » demande avec ravissement l'aveugle guéris, en voyant tomber des flocons douate lancés par les machinistes. Et on a envie de lui crier : « Mais non ! »).

Il n'en reste pas moins que lorsqu'il réussit ce qu'il veut faire, nous avons des images aussi belles que celles des apparitions successives de l'enfant, admirablement contrastées, ou celles de l'étreinte des deux jeunes gens après l'opération. Les deux derniers gros plans de la jeune fille morte sont de toute beauté et méritent de rester l'image finale.

Cer, il faut le dire, si le film est émouvant, en dépit de l'austérité du sujet, c'est à Michèle Morgan qu'il le doit. Il est incompréhensible que les Américains n'aient pas réussi à utiliser son étrange beauté et ses lignes dramatiques plus surprenantes encore. Espérons qu'elle trouvera en France d'autres rôles à sa mesure. Nous n'avons pas une autre actrice capable de lui être, je ne dis pas égale, mais comparée.

Par contraste, Pierre Blanchard paraît encore plus mauvais que d'habitude. D'un bout à l'autre du rôle, il n'a pas une seule expression naturelle. Nul doute qu'il fera merveille à la Comédie-Française : il est capable de mettre dans un simple coup d'œil plus d'emphase que dans un alexandrin scandé avec pompe.

« L'Archet magique »

Quant au film anglais, « L'Archet magique », c'était une bonne idée de faire un film sur Pagani-

ni, dont la vie fut aussi romanesque que celle de Kean et de faire enregistrer les soli de violon par Yehudi Menuhin. Pour la rienser à bien il s'agissait de trouver encore une histoire, un metteur en scène et des acteurs, ainsi qu'un bon ingénieur du son qui ne fasse pas résonner un simple violon comme de grandes orgues. Mais le producteur n'a rien trouvé du tout, et l'énoncé de son projet est de très loin ce qu'il y a de mieux dans son œuvre.

Enfin, « Salut Moscou », de Serge Youkevitch, réunit des numéros exécutés par les élèves de l'École des Métiers et se termine par une gigantesque parade de culture physique.

Par la qualité plastique des prises de vues, ce film dépasserait la production soviétique moyenne s'il ne souffrait pas d'un scénario inexistant.

Denis MARIGN.